

<http://www.philomag.com/les-livres/grand-angle/le-clan-spinoza-24980>

Dans un récit enlevé, Maxime Rovère met en scène la vie et la pensée de l’auteur de l’*“Éthique”*, égratignant au passage nombre d’éléments de sa légende. Hérétique ? Pas pour Pierre Zaoui, qui salue ici la performance. Il y voit le portrait tout en nuances d’un philosophe de et dans son temps. Aussi inspiré, et mystérieux, qu’un tableau du Siècle d’or hollandais.

« *Les philosophes ne poussent pas comme des champignons* », remarquait Marx avec amusement pour rappeler combien la philosophie elle-même dépendait des conditions matérielles et sociales qui président à son développement. C’est ce que montre en tout cas Maxime Rovère avec Spinoza qu’on nous a longtemps présenté comme le penseur le plus privé et le plus solitaire, le sage le plus pur, le philosophe le plus inactuel. Il va même plus loin : un philosophe dépend certes des grandes déterminations économiques et politiques de son siècle (pour Spinoza, le capitalisme naissant dans la Hollande marchande du milieu du XVII^e siècle) comme de sa position de classe (le judaïsme marrane et commerçant d’Amsterdam), mais tout autant des microdéterminations de groupe, des micro-effets d’une socialité restreinte ou des « *interactions entre individus* » – d’où son heureux titre, *Le Clan Spinoza*, comme on dit le clan des Siciliens ou la bande à Baader.

« Non, Spinoza ne fut ni un héros, ni un saint, ni même un sage »

Voici donc un livre rare. D’abord, parce qu’il est aussi érudit que plaisant à lire, l’auteur ayant eu l’excellente idée, pour en préserver la forme romanesque, d’exporter les références de sa connaissance ébouriffante du XVII^e siècle et des recherches les plus récentes sur Spinoza et son milieu sur un site Internet connexe (www.leclanspinoza.com). Ensuite, parce qu’il est à la fois philosophique, historique et littéraire, donnant autant à voir qu’à penser (notamment à revisiter toute la philosophie de Spinoza en fonction des enjeux de son temps) et autant à penser qu’à s’émouvoir (à compatir avec Spinoza devant la mort du fils de Pieter Balling ou devant les atrocités de l’abominable guerre de Hollande lancée par Louis XIV, à s’attendrir devant « *l’amitié stellaire* », qui unit puis désunit Spinoza et l’admirable danois Niels Stensen – Nicolas Sténon –, à rire devant les querelles picrocholines que se livrent sans trêve rabbins, théologiens, savants ou... philosophes). Plus encore, c’est un livre aussi courageux qu’honnête. D’un côté, il se risque à trancher sur nombre de questions pendantes des études spinozistes (l’inachèvement du *Traité de la réforme de l’entendement*, l’évolution de la conception spinoziste de l’imagination...). De l’autre, il ne va jamais au-delà de ce que l’on sait. Certes, à la suite de l’excellente biographie de Steven Nadler (parue en 1999 et traduite en français chez Bayard en 2003), il dépouille la vie de Spinoza de la mythologie construite par ses premiers biographes (ou plutôt hagiographes), Colerus (en 1706) et Lucas (en 1735) : non, Spinoza n’a pas été « excommunié » sauvagement par une communauté juive unanime ; non, Spinoza ne fut pas un honnête artisan vivant du revenu de son polissage de lentilles ; non, Spinoza ne fut pas le « *prince des athées* » que ses ennemis du jour autant que ses disciples du lendemain voulurent qu’il fût ; non, Spinoza ne fut ni un héros, ni un saint, ni même un sage au sens ancien du terme (un homme absolument maître de ses passions). Mais Maxime Rovère laisse aussi à leurs mystères les événements que les historiens n’ont pu éclaircir (le supposé chagrin d’amour du jeune Spinoza, la participation hypothétique de ce dernier au complot contre Louis XIV...). Et il va même jusqu’à condamner la violence de Spinoza face au pauvre Albert Burgh [*l’un de ses élèves qui eut une correspondance houleuse avec lui*] dont le seul nom, ordinairement, soulève le cœur de tout spinoziste moyen.

On pourra lire cet ouvrage comme un roman biographique, qu’il faudrait plutôt dire *bioïgraphique* pour souligner la pluralité des vies qu’il retrace : moins la vie du seul Spinoza que celle des relations qui l’ont fait être ce qu’il était – avec sa famille, avec ses premiers maîtres (le rabbin Saul Morteira, l’émouvant et démocrate maître de latin Van den Eden), avec ses premiers amis et ses derniers disciples, avec ses correspondants ambigus (Oldenburg, Leibniz), avec ses rencontres ratées et mille autres encore. À la manière

de Balzac, cette série de tableaux vise à redonner vie au monde qui a vu naître la Raison moderne entre crises religieuses en tout sens, expansion du commerce, constitution des États modernes et révolutions dans tous les domaines du savoir. Mais on sera alors gêné par les interventions proprement philosophiques du narrateur (là, c'est davantage du Stendhal que du Balzac), par des scènes de pur humour et plus encore par des dialogues aux tournures anachroniques. On pourra donc également se saisir de ce livre comme d'un véritable exercice d'imagination au sens spinoziste, c'est-à-dire une tentative d'imaginer la manière dont la pensée la plus claire naît et ne peut naître que dans une multiplicité de relations affectives à jamais obscures et inaccessibles hors des images. Il s'agit en quelque sorte de prendre au sérieux la réhabilitation de l'imagination qu'entrouvre Spinoza, pourtant peu féru d'art et de poésie, au scolie de la proposition 17 de la deuxième partie de l'*Éthique* : « *Si l'esprit, pendant qu'il imagine avoir en présence des choses qui n'existent pas, en même temps savait que ces choses n'existent pas, il est sûr qu'il attribuerait cette puissance d'imaginer à une vertu de sa nature, non à un vice.* »

Dans les deux cas, il s'agira d'un très beau livre dont l'ultime mérite est de rappeler la philosophie à ce qui est peut-être la seule promesse qu'elle sait tenir : offrir de manière régulière mais jamais continue des joies pré-individuelles et pré-personnelles, comme en science, quoique ces joies soient toujours singulières, comme dans un roman.

Par [Pierre Zaoui](#)

Philosophe, il est maître de conférences à l'université Paris-7-Diderot. Spécialiste de Spinoza et de Deleuze, il a notamment publié *Spinoza. La décision de soi* (Bayard, 2008) et *La Traversée des catastrophes* (Seuil, 2010 ; rééd. poche Points Essais, 2013). Dernier ouvrage paru : *La Discrétion. Ou l'art de disparaître* (Autrement, 2013).